

VIRILITÉ DÉFENSIVE, MASCULINITÉ CRÉATRICE

Pascale Molinier

Le terme de masculinité existe dans la langue française depuis le XIII^{ème} siècle avec une remarquable stabilité sémantique. Selon le petit Robert : *la qualité d'homme, de mâle ; l'ensemble des caractéristiques masculines*. La masculinité n'est devenue un problème, et un programme scientifique, qu'à partir du moment où les femmes ont commencé à remettre en question leur *différence*. La masculinité et la virilité sont-elles la même chose ou bien les deux termes recouvrent-ils un antagonisme entre deux modalités contrastées du masculin ? Parmi les auteurs de recherches sur les hommes en tant que groupe sexué, certains considèrent que la masculinité se définit par la virilité, tandis que pour d'autres, au contraire, la masculinité est *en conflit* avec la virilité. Mais il est un point sur lequel la plupart des auteurs contemporains seront d'accord. Viols et violences, mépris et humiliation des femmes et des hommes dévalorisés qui leur sont assimilés, cynisme, manque de pensée et appauvrissement affectif : la représentation des hommes qui exsude d'une lecture attentive des recherches qui leur sont consacrées est suffocante. Quels que soient les champs disciplinaires et les orientations

théoriques, la virilité désigne l'expression collective et individuelle de la domination masculine et ne saurait donc constituer une définition positive du masculin.

La virilité revêt un double sens : "Premièrement, les attributs sociaux associés aux hommes et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le droit à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent être virils : femmes, enfants... Deuxièmement, la forme érectile de la sexualité masculine" (Molinier, Welzer-Lang, 2000). En sociologie, une fois admis que la masculinité et la féminité sont des constructions sociales qui existent et se définissent dans et par leur relation dans un système de sexe, distinguer la masculinité de la virilité pose question puisque l'identité masculine est entièrement inféodée aux rapports sociaux entre hommes. La virilité, jusque dans sa participation à la vie sexuelle, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes, non seulement pour qu'ils se démarquent radicalement des femmes, mais pour qu'ils s'en distinguent hiérarchiquement (Welzer-Lang, 1994).

Dans la perspective proféministe, on ne peut vouloir à la fois que le genre disparaisse comme système hiérarchique et que les catégories du masculin et du féminin continuent d'exister. Mais pour d'autres auteurs, le terme de masculinité marque la volonté d'analyser s'il est possible d'être un homme sans coller aux stéréotypes de la virilité, d'une part ; sans devenir une femme, d'autre part. Ou pour le dire autrement, en reprenant le titre français du livre de John Stoltenberg (1993) : "Peut-on être un homme sans faire le mâle ?" L'introduction d'une tension entre la masculinité et la virilité pose une double question. Tout d'abord, est-il encore possible aujourd'hui de penser le masculin en positif ? Et pour quoi faire ? Ensuite, est-il possible de distinguer la masculinité de la virilité sans pour autant naturaliser la différence des sexes ?

La psychodynamique du travail représente de ce point de vue une tentative théorique originale. Dans cet article, je voudrais montrer pourquoi l'analyse des processus qui construisent la masculinité créatrice, par différence avec la virilité défensive, est une étape capitale dans la déconstruction du système social de sexe. En analysant les formes de l'émancipation masculine, il ne s'agit pas de plaider en faveur d'une vision parsonnienne de la complémentarité et de l'harmonie entre les sexes. Les conditions sociales qui permettent la création masculine sont menacées par les nouvelles formes d'organisation du travail et par le chômage. Les femmes ne gagneront pas la partie que les

hommes sont en train de perdre. Au contraire, plus les hommes souffrent dans le travail, ou de la privation de travail, plus la domination masculine résiste, plus le cynisme et l'indifférence des dominants vis-à-vis des injustices sociales s'aggravent, et plus les violences éclatent entre les dominés (Dejours, 1998 a, Dunezat, 1999).

CENTRALITÉ DU TRAVAIL DANS LA CONSTRUCTION DU GENRE

La psychodynamique du travail se définit comme l'analyse des processus psychiques mobilisés par la confrontation avec les contraintes de l'organisation du travail. Cette discipline s'est construite dans les années quatre-vingt à partir d'une clinique masculine, initialement celle des travailleurs du bâtiment, des pilotes de chasse, des opérateurs des industries de process. La problématique du genre et de ses incidences sur l'économie érotique a été introduite en 1986-87 par Danièle Kergoat et Helena Hirata lors du séminaire interdisciplinaire *Souffrance et plaisir dans le travail* (Hirata, Kergoat, 1988). D'une théorie androcentrée de la souffrance et du plaisir dans le travail, on est alors passé à une théorie de la souffrance et du plaisir des hommes, en assumant que les connaissances produites pour comprendre leur situation subjective n'étaient sans doute pas valides pour interpréter la situation subjective des femmes. "Aucune description clinique de la souffrance ne pourrait être valable à la fois pour les hommes et pour les femmes. Certaines souffrances sont masculines, d'autres souffrances sont féminines. Elles ne sont pas similaires, parce que les situations de travail qui les génèrent ne sont tout simplement pas les mêmes..." écrit Christophe Dejours dans le commentaire du texte de Helena Hirata et Danièle Kergoat.

Depuis quelques années, il a été possible de constituer des connaissances cliniques et théoriques sur la mobilisation subjective et les formes de coopération féminines. Principalement, en s'appuyant sur des études cliniques réalisées auprès des infirmières, on a pu montrer qu'une part importante du travail féminin est enfouie dans la féminité socialement construite. Les caractéristiques psychologiques, les "traits de personnalité" ou les "aptitudes" classiquement considérés comme naturellement féminins sont des savoir-faire et des habiletés issus de remaniements psychiques *secondaires* au travail et qui impliquent en réalité une somme d'expérience, d'intelligence rusée et de coopération entre infirmières (Molinier, 1996, 1997). La

féminité n'est pas une essence, mais un travail ! Ces avancées du côté des femmes ne sont pas sans incidence en retour sur la théorie de la masculinité en psychodynamique du travail.

L'EXPRESSION DE LA SOUFFRANCE EST SEXUÉE

Les hommes, même s'ils exercent des professions dangereuses, ou néfastes pour eux-mêmes et pour les autres, font rarement mention de la peur ou de la souffrance en première intention, surtout devant d'autres hommes. Si rien ne marche comme ils le voudraient, ce serait de la faute des chefs, des subordonnés, du manque de crédits, d'effectifs, de matériel approprié, de formation, etc. Dans le registre de la dénonciation des lacunes et des incohérences de l'organisation du travail, les hommes sont intarissables. Eux savent ce qu'il conviendrait de faire ! Pour que les hommes abandonnent la position de maîtrise qu'ils affichent, il faut en passer par des artifices méthodologiques très spécifiques qui sont ceux de l'enquête de psychodynamique du travail (Dejours, 1993). Toutefois, même lorsque les hommes sont volontaires pour mettre en discussion, entre eux, leur vécu subjectif du travail, on constate qu'ils ont beaucoup de mal à exprimer leurs souffrances, peurs, doutes, incertitudes, échecs.

Les hommes (pas plus que les femmes) ne forment une catégorie sociale homogène, ils n'exercent pas les mêmes tâches et n'occupent pas la même place dans la division hiérarchique du travail. La position de maîtrise qui caractérise le masculin dans le travail s'exprime en termes de force physique ou d'habileté dans les métiers manuels, en termes de force mentale, de fermeté de caractère ou de dispositions au maniement conceptuel dans les métiers de commandement ou dans les métiers intellectuels. Mais dans tous les cas, les hommes valorisent le contrôle de soi, la capacité à endiguer et maîtriser les émotions, le sang-froid. Par ailleurs, les hommes opèrent un clivage très net entre leur vie professionnelle et leur vie privée. Il est assez exceptionnel qu'ils abordent publiquement, sans y être sollicités, les effets délétères du travail sur leur vie amoureuse ou familiale. On ne sera pas étonné d'apprendre que dans les mêmes conditions méthodologiques, les femmes qui exercent des activités féminisées témoignent d'un rapport au travail diamétralement opposé à celui des hommes¹. Elles expriment spontanément leur peur et leur souffrance, elles ne dissocient pas la souffrance dans le travail de ses répercussions dans

¹ Je fais référence à des investigations menées auprès d'infirmières, d'assistantes sociales, de secrétaires, d'agentes d'accueil dans les services publics.

l'espace privé, elles doutent beaucoup plus de leurs compétences, se méfient de la théorie et, corrélativement, elles s'imputent à elles-mêmes une part importante des erreurs ou des dysfonctionnements organisationnels.

L'expérience du travail n'est pas sexuée en soi, mais elle le devient compte tenu de la division sociale et sexuelle du travail. Pour les psychologues du travail, le problème est d'analyser les processus psychiques qui construisent ces différenciations, sachant, d'une part, que les expériences formatrices en matière de travail commencent bien en amont de la professionnalisation (par exemple dans le bricolage de la mobylette ou les jeux informatiques pour les garçons) ; d'autre part que le concept de travail inclut aussi bien les activités salariées que le travail domestique, clandestin ou non rémunéré.

VIRILITÉ ET STRATÉGIES COLLECTIVES DE DÉFENSE

Travailler signifie s'affronter quotidiennement à des périls psychiques comme la peur, l'ennui, l'humiliation, la honte, le sentiment de l'injustice, celui de trahir ses convictions, etc. Si les hommes et les femmes éprouvaient continûment les souffrances engendrées par le travail, ils ne pourraient tout simplement pas travailler. Personne ne monterait en haut d'une grue, n'accompagnerait un mourant... ou ne procéderait à un plan social. L'existence de stratégies défensives élaborées et soutenues collectivement est la découverte empirique la plus surprenante de la psychodynamique du travail (Dejours, 1993). La souffrance est un vécu individuel, éprouvé par le corps propre, et pourtant la lutte contre la souffrance dans le travail peut impliquer une coopération ! Grâce à celle-ci, il s'agit d'assurer les conditions sociales d'une transformation de la subjectivité qui permette, en quelque sorte, d'anesthésier la souffrance. Comment ? En conjuguant les efforts de tous pour ne pas penser aux dimensions de l'activité qui font souffrir, pour les "oublier" autant qu'il est possible.

La découverte de la rationalité subjective (ou pathique) des conduites en situation de travail a permis de donner un sens à nombre de comportements dangereux ou insolites jusqu'alors inexplicables. Ainsi les compagnons organisent-ils des concours d'habileté où ils *jouent* à se lancer et à rattraper leurs outils au vol. De leur côté, les brancardiers ou les internes en chirurgie *jouent* au foot avec des baquets remplis de champs opératoires imprégnés de

sang, voire, quand il s'en trouve, avec des parties de corps amputés, etc. De victimes passives d'un "pépin" ou d'une défaillance toujours possibles, les hommes se placent en position d'agent actif d'un défi, d'une attitude provocatrice ou d'une dérision vis-à-vis du risque, en d'autres termes, ils opèrent un retournement du rapport subjectif aux contraintes pathogènes. À ces comportements de défi ou de dérision s'adjoignent des interdits absolus concernant toute allusion à la peur ou à la souffrance, une discipline rigoureuse vis-à-vis des signes extérieurs de courage, un système de croyances et de représentations étalonnant tous les comportements, attitudes ou conduites par rapport à une grille virilité/féminité (Dejours 1996 a).

Par le jeu quasi constant et combiné de l'ensemble de ces conduites et de ces interdits, les hommes construisent ensemble un *déni de réalité* des dimensions de l'activité qui les font souffrir. Le problème est que le déni de perception est un processus fragile qui ne demeure efficace qu'à la condition d'être soutenu par tous et partout où les manifestations de la peur et de la vulnérabilité risqueraient de faire retour. Ainsi, les accidents qui font effraction dans la communauté du déni doivent-ils derechef faire l'objet d'un traitement symbolique. Par exemple, certaines équipes de conducteurs de métro, pour conjurer leur peur des suicides sur voie, avaient affiché un tableau d'honneur avec, en regard du nom de chaque conducteur, des petites têtes de mort représentant chacune un suicide, tandis que dans d'autres terminus, les têtes de morts désignaient sur un calendrier les jours marqués par un accident de voyageur (Foot, 1997). Ces tableaux qui font la nique à la peur tendent aussi à contrôler magiquement l'étendue du risque en le localisant sur certains conducteurs qui attireraient la poisse ou sur certains jours qui seraient maudits. Ce qui résiste à la maîtrise virile est "rationalisé" dans l'ordre du *fatum* !

La virilité s'avère une ressource symbolique capitale pour la cohésion du collectif défensif. Un homme, un "vrai", ne craint pas le danger. Il se maîtrise et doit être en mesure de le prouver à tout bout de champ devant ses collègues s'il veut gagner, et conserver leur confiance. Un homme qui ne parvient pas à contrôler sa peur ou sa vulnérabilité est raillé par les autres, méprisé comme une "chochette" ou une "femmelette", jusqu'à ce qu'il craque et qu'il s'en aille ou tombe malade.

Le ressort psychologique de la virilité est la honte de passer pour une femme. Ce qui est jugé honteux, indigne d'un homme, c'est d'être incapable de maîtriser le courant tendre de ses émotions, c'est de fuir, de s'effondrer devant

une situation difficile. Ce qui est exalté, sollicité et exercé, c'est l'agressivité du mâle et sa concrétisation dans le courage viril. Mais le plus troublant est le retournement que la virilité défensive opère dans le registre des valeurs. *La référence à la virilité permet d'anesthésier le sens moral*. Il se produit, selon les termes de Christophe Dejours, une sorte d'alchimie sociale grâce à laquelle le vice est transmuté en vertu (Dejours, 1998 a). Ou pour le dire autrement, il suffit qu'une conduite soit connotée virilement pour que cette conduite soit valorisée, même s'il s'agit de se faire du mal en trimant dans des tâches dégradantes ou d'en faire aux autres en leur imposant des conditions de travail dégradantes, voire pas de travail du tout². Pis encore, la virilité permet de justifier la violence. Au point qu'il peut même y avoir recouvrement entre courage, force morale, absence d'état d'âme et exercice du mal. C'est pour ne pas risquer leur identité sexuelle, par crainte de perdre leur virilité en passant aux yeux des autres pour lâche ou poltron, que les hommes consentent souvent à participer au "sale boulot" (Dejours, 1998a).

Dans la perspective que nous venons d'esquisser, *la virilité est avant tout une défense mobilisée contre la souffrance dans le travail*. Les rapports de force, mais aussi de solidarité entre les hommes, sont indexés à la maîtrise symbolique du *réel*. Plus la possibilité de transformer les contraintes pathogènes de l'organisation du travail est réduite, plus la souffrance et la peur risquent de s'accroître, plus les hommes encourent le risque de radicaliser leurs défenses. Érigée en valeur, et en lieu et place de toutes les autres valeurs, la virilité fonctionne alors comme s'il s'agissait d'une expression du désir et doit être maintenue envers et contre tout, dans la vie sociale comme dans l'intimité.

INCIDENCES DE LA VIRILITÉ SUR LE TRAVAIL DES FEMMES

Les conduites masculines de *préservation de soi* sont un obstacle majeur à la transformation des rapports sociaux de sexe. Le déni de la souffrance masculine implique, en effet, que soient tenues à l'écart des hommes toutes les situations qui pourraient les déstabiliser en ramenant au premier plan le réel de la vulnérabilité corporelle et psychique. Précisément, les activités féminines sont socialement orientées vers le souci de l'autre. Les femmes, dans tous les domaines qui forment la sphère "naturelle" de la féminité, chez elles ou dans le monde social, réalisent le travail reproductif, ce travail confondu de façon désolante

² Les femmes qui veulent faire une carrière valorisée doivent également adhérer au système de défense viril, en méprisant du même coup leur propre sexe. Elles sont souvent obligées d'en rajouter dans la surenchère virile, d'être plus mâle que les mâles. Car, concrètement, fabriquer la preuve qu'une femme ne serait pas capable de posséder les qualités viriles n'est pas si compliqué. Il suffit de rendre quasi impossible l'intégration des femmes dans les collectifs virils, soit en leur imposant des bizutages à caractère sexuel (Dejours, 1998) soit, au contraire, en les excluant des épreuves initiatiques et des tests qui construisent la confiance virile (Dessors, 1997).

avec une réponse instrumentale aux besoins et aux nécessités corporelles. Or rien n'est moins mécanique que le souci de l'autre qui dépend de nous, dès lors que, par sa dépendance, l'autre nous impose des rythmes, des contraintes corporelles et mentales qui ne sont pas les nôtres, qui les contrarient et qui entravent nos désirs. Pour le dire de façon triviale : *je* sursaute, tape des poings et m'agite dans mon sommeil aux braillements de l'enfant affamé. Le travail "maternel" implique de surmonter la cruauté inhérente à la préservation de soi, c'est-à-dire de se battre contre le désir de lâcher l'autre, de le faire tomber, de le gaver, de l'envoyer promener... Le plaisir n'est au rendez-vous qu'à la condition de ne pas être isolé-e dans la sphère régressive de la dépendance de l'autre, de bénéficier de soutien, de relais, d'autonomie et d'interlocuteurs. Mais plus les hommes se mobilisent défensivement sur le versant de la virilité, plus ils font en sorte de ne rien éprouver venant des femmes, de leur connaissance du monde subjectif, de ses inévitables ambiguïtés et de son ambivalence foncière. De sorte que, grâce au travail des femmes et à son occultation sociale, les hommes souffrent moins en demeurant autant que possible à distance du corps et de la souffrance. Dans le monde du travail, la parole des femmes sur les dimensions de l'expérience sensible est régulièrement disqualifiée dans le registre du "pathos" féminin, ainsi qu'on a pu le constater à propos de la coordination infirmière (Kergoat et coll., 1992). Et dans l'espace domestique, les injonctions féminines au partage des tâches risquent de rester lettre morte s'il s'agit de faire autre chose que de planter un clou. Pas question, par exemple, que les enfants se plaignent de leurs petits bobos ou qu'ils expriment leurs grandes questions existentielles ailleurs que dans les jupes de leur mère.

LA MASCULINITÉ N'EST PAS LA VIRILITÉ

Publié par Christophe Dejours en 1988, *Le masculin entre sexualité et société* est le premier texte de psychodynamique du travail explicitement consacré à la masculinité et demeure, aujourd'hui encore, l'article de référence sur la question.

Pour décrire les défis de l'adolescence, Christophe Dejours évoque la situation des jeunes garçons engagés dans des études "interminables et difficiles", "un véritable baigne". "Pour ce projet professionnel, il leur est souvent demandé de renoncer à tout le reste, c'est-à-dire à ce qui les sollicite et exigerait aussi des efforts et un travail psy-

chique spécifique pour construire leur économie érotique" (Dejours, 1988). Cependant celui qui s'engage dans de longues études a encore une chance de pouvoir subvertir sa souffrance par la sublimation. Pour ceux, au contraire, qui sont voués aux tâches anti-sublimatoires de l'industrie de masse, l'entrée dans les rapports sociaux implique la rupture avec leur histoire, leurs désirs. "En se coulant dans les stéréotypes de l'école pour les premiers, ou en adoptant les idéologies défensives de métier pour les seconds, les adolescents ont plus de chance de réussir socialement qu'en essayant de défendre leur originalité" (*ibid.*). Le conformisme viril (ou normopathie) est illustré par l'image du "cadre dynamique". "Il montrera d'une façon parfois éblouissante toute une série de qualités à connotations essentiellement sociales, qui lui confèrent une personnalité très marquée, mais pétrie à partir de l'exercice des rapports sociaux et des stéréotypes de classe et de sexe" (*ibid.*). Ce moi trompeur qui peut faire illusion est en réalité un faux self. Paradoxalement, l'homme virilisé est fragile. Son moi manque d'épaisseur et de souplesse psychique, il résiste mal aux remaniements de son statut social (chômage, retraite, féminisation du métier) ainsi qu'aux rencontres amoureuses authentiques. La virilité apparaît ainsi comme un "passage obligé pour atteindre au masculin" et simultanément comme "un risque majeur de fermeture pour le développement de l'identité sexuelle" (*ibid.*).

"La virilité est socialement construite, écrit Christophe Dejours, et doit être radicalement distinguée de la masculinité qui se définit précisément par la capacité d'un homme à s'en distancier, à s'affranchir, à subvertir les stéréotypes de la virilité" (*ibid.*). La virilité serait à placer du côté des rapports sociaux de sexe et non du côté de la construction psychique du moi, tandis que la masculinité serait ce qui spécifie l'achèvement du cycle mental donnant accès à l'identité sexuelle chez l'homme adulte.

La masculinité se construirait exclusivement dans la rencontre amoureuse authentique avec une femme. Selon Christophe Dejours, la sexualité se joue essentiellement à deux sujets de sexe opposés. Les variantes, solipsistes, homosexuelles et à partenaires multiples, sont des "artifices" pour esquiver la rencontre essentielle entre deux personnes de sexe différent. On a donc affaire à une conception en apparence très normative de la sexualité et de l'amour (primat de l'hétérosexualité) mais, ce qui est déjà nettement moins banal, l'amour n'est pas posé d'emblée du côté de l'accomplissement de soi. Il est donné à vivre comme un risque majeur de déstabilisation psy-

chique. "Les rencontres amoureuses qui mettent les premières fois le corps adulte à l'épreuve du commerce érotique, sont déterminantes et peuvent parfois bouleverser ce qui avait été jusque-là pré-construit ou seulement esquissé, et qui de ce fait était relativement précaire" (*ibid.*).

Pour comprendre la portée des propositions théoriques contenues dans cet article, il faut le resituer dans son contexte. L'article est contemporain des discussions avec Danièle Kergoat et Helena Hirata. La rencontre entre la sociologie des rapports sociaux de sexe et la psychodynamique du travail a engendré, entre autres, l'idée que la *lutte contre la souffrance dans le travail pousse ses ramifications jusque dans l'intimité des familles et dans la vie sexuelle*. Il existerait des formes de sexualité défensives, des déviations ou des violences domestiques, qui ne s'expliqueraient pas entièrement par la référence à la névrose infantile. Ainsi, peut-on repérer cliniquement une sorte de continuum défensif entre la lutte virile contre la souffrance dans le travail et des formes de sexualité "compulsives", voire "hygiéniques", où la partenaire est rabaisée au rang d'un objet, d'une femelle. Le travail apparaît comme un chaînon capital pour comprendre les destins de la vie sexuelle, entre fornication et expérience érotique³. Il s'agit d'un retournement complet des thèses traditionnelles de la psychanalyse qui considère que le sexuel est doté d'une complète autonomie vis-à-vis du social. "Comment se peut-il que certaines conduites sexuelles ne soient pas entièrement construites par les rapports sociaux de sexe ?" se demande Christophe Dejours (*ibid.*). Sa perplexité n'est pas une clause de style mais l'ouverture d'un programme clinique et théorique pour l'heure à peine ébauché.

Face à la puissance des déterminations sociales sur les conduites sexuelles, on peut adopter deux positions doctrinales. La première consiste à ne plus croire à l'amour, ou à le réduire à un épiphénomène, voire à une illusion. La seconde consiste à construire une théorie de l'amour qui ne fasse pas l'impasse sur les rapports sociaux de sexe. C'est l'option retenue en psychodynamique du travail. Il en résulte qu'on ne peut balayer d'un revers de main ni les apports de la psychanalyse, ni ceux de la sociologie. Entre les rapports sociaux et le désir, il n'y a ni articulation, ni continuité, ni répétition, mais rupture et conflit. L'amour étant le point aveugle des théories sociologiques et le genre celui des théories psychanalytiques, Christophe Dejours propose un schéma théorique novateur qui conflictualise le sexuel (l'érotique) avec le genre

³ Il est à noter que la "copulation" est jugée par l'auteur moins dangereuse que l'expérience érotique... pour les hommes virilisés. La sexualité défensive des hommes est éminemment destructrice, ou mieux, désubjectivante, pour le corps érotique et l'intégrité psychique des femmes.

(le travail). L'hypothèse sous-jacente est que la construction de l'identité sexuelle est entièrement traversée par ce conflit.

Disons les choses telles que nous les pensons. Une proposition théorique s'évalue en fonction de sa valeur heuristique. L'hypothèse du conflit entre le genre et le sexuel est largement confirmée par la clinique (Dejours 1996 a, Dejours, 1996 b, Pezé 1998, Canino 1996, Canino 1999). Cependant, a posteriori, il s'avère que le pilier de la virilité défensive est plus solidement argumenté, par la clinique et par la théorie, que celui de la masculinité. Prétendre que la masculinité soit une construction intersexuelle dans laquelle les femmes et l'amour jouent un rôle central peut paraître séduisant. Un autre masculin apparaît qui n'est pas sans évoquer *l'homme sensible* des romantiques (Mosse, 1996). Pourtant, placer la masculinité sur le pôle érotique stricto sensu est, peut-être, aller un peu vite en besogne. L'inconvénient est qu'on ne rend pas compte de la contribution positive du travail à la construction du masculin, ce qui est en contradiction avec d'autres aspects de la théorie en psychodynamique du travail.

LE CORPS MASCULIN DANS LE TRAVAIL

Triपालium ! Le travail longtemps fut associé à la peine et à la torture de son étymologie. Vinrent les temps modernes et les chronomètres n'arrangèrent rien à l'affaire. "L'épuisement finit par me faire oublier les raisons véritables de mon séjour en usine, écrit Simone Weil, rend presque invincible pour moi la tentation la plus forte que comporte cette vie : celle de ne plus penser, seul et unique moyen de ne pas en souffrir" (Weil, 1951). Nous savions donc que le travail pouvait aliéner et appauvrir la subjectivité. Mais nous faisons peu de cas du libre épanouissement de la créativité dans l'activité laborieuse. Or, le travail n'est pas forcément le malheur, il peut être aussi un des moyens les plus assurés pour construire notre santé et notre identité, et pour transformer la souffrance en plaisir. "Contrairement à ce que suggère le sens commun, la souffrance n'est pas seulement le point de départ d'un enchaînement malheureux [...]. La souffrance est aussi, pour le clinicien du travail, un point de départ, une origine : l'origine de tout mouvement vers le monde, de toute expérience du monde [...]. Peu importe l'origine de la souffrance, qu'elle soit causée par un sentiment endogène d'incomplétude ou qu'elle procède d'un pouvoir délétère

venu de l'extérieur. Il suffit que cette souffrance soit éprouvée pour qu'elle appelle, en quelque sorte, à son dépassement. [...]. Comment ? Par le travail précisément !" (Dejours, 1998b).

Comment font les petits enfants qui n'ont pas encore le travail à leur disposition pour se mettre à l'épreuve du monde ? Ils *jouent*. Le jeu est, pour l'enfant, l'espace de création où il peut, seul ou en invitant d'autres enfants, et mieux ses parents, mettre sa souffrance en travail "pour la transformer, en relever le défi pour s'accroître et s'accomplir comme sujet". (Dejours, *ibid.*). Le travail n'est pas le *jeu* de l'adulte, mais l'activité qui s'y substitue dans le processus de la subjectivation. Et si dans le travail, le plaisir ressemble parfois à celui du jeu, jeu apparemment libre de contraintes du virtuose, de l'orateur habile, de l'informaticien magicien, et tant d'autres, c'est que le plaisir des habiletés a été conquis sur la résistance de soi et sur celle de l'outil, sur les heures de répétitions, sur les cordes cassées, sur le trac, sur les bogus et le casse-tête des configurations, etc.

Coup d'œil, odeur suspecte, sentiment de déjà-vu, l'ingéniosité surgit de l'accidentel, de l'inattendu, partout où l'ordre machinal et technologique est mis en défaut. Or l'intelligence du corps ne s'explique pas. Elle échappe à la validité des énoncés référés à la disposition technique des choses, aux constructions d'ordre déductif, elle est efficace et pourtant elle n'est pas à proprement parler *vérifiable*. Parce qu'elle a ses racines dans la corporéité, l'ingéniosité ne relève pas de la raison technique, et envisagée de ce point de vue, elle paraît même dangereuse et inquiétante, car non maîtrisable et non reproductible. L'ingéniosité (ou intelligence de la pratique) peut être approchée sur le plan descriptif par la référence à la *mètis*, l'intelligence rusée des Grecs anciens (Detienne, Vernant 1974). La *mètis*, c'est le flair, le coup d'œil, le tour de main, mais aussi l'astuce, le stratagème qui renverse le rapport de force : David, Ulysse, Shéhérazade, Goupil. Une intelligence courbe, ambiguë, dont on considère même qu'elle serait "féminine"⁴.

Le corps laborieux, ce corps dont François de Singly (1993) a bien saisi que la valeur va s'amenuisant, nous tendons à l'associer à la peine, à l'usure, aux déformations que le travail y imprime. Nous oublions le plaisir de se sentir dans son corps ! Rarement évoqué dans la littérature scientifique, le corps court, pousse, pique dans les langues de métiers. À la SNCF, on appelle les conducteurs, non seulement *les barons du rail* mais *les pieds fins*, les contrôleurs, *chasseurs de primes*, sont aussi *araignées de*

⁴ Rappelons que dans le mythe grec, il existe une déesse du nom de Mètis, première épouse de Zeus, et mère d'Athéna. Cette déesse rusée possède, entre autres pouvoirs, celui de la métamorphose. Parce qu'un oracle a prédit que Mètis donnerait ensuite naissance à un fils qui détrônerait son père, Zeus ruse avec la déesse en lui demandant - pour le séduire - de se métamorphoser. Mètis devenue toute petite, se fait avaler par Zeus, qui s'incorpore de la sorte ses pouvoirs.

fourgons, les agents de la voie sont les *sangliers de la voie* ou plus péjoratif, *les escargots du ballast*. Les agents des caténaires sont les *funambules* ou les *écureuils*, un fonctionnaire est un *cul-de-plomb*, tandis qu'un *lapin de corridor* est un agent chargé de la distribution du courrier dans les bureaux. Ce bestiaire n'est pas bestial. La métaphore animale est ici la forme sous laquelle s'exprime l'intelligence rusée. Les outils, prolongement du corps, sont métamorphosés. Leur matière n'est pas inerte, elle est *vivante*. Le routier fait *boire sa bête*, le serrurier fait *pleurer le métal*, l'ordinateur est *contaminé par un virus*... Les hommes en travaillant ont donné aux outils leur souffle. Alors le marin peut dire *faire longitude* quand il fait la sieste et le raffineur *partir en soupape* quand il est en colère. (Marie-Hélène Routisseau, 2000)

L'œil, ça s'apprend, disent les tailleurs de pierre. Mais comment ? Durant le travail d'atelier avec les apprentis, les maîtres compagnons sont très souvent silencieux. Mais ils ne font pas rien, ils *regardent*... Lorsque le maître de stage voit un dérapage s'amorcer dans la réalisation d'une pièce d'atelier, il se poste à côté de l'apprenti *sans rien dire* et *le regarde faire*. Cette posture silencieuse fait, après quelques minutes, inmanquablement réagir l'apprenti sur sa bévue...(Wassmer, 1999). Transmission du *coup d'œil* lente, progressive, invisible. Plaisir du coup d'œil ! Ainsi ce compagnon couvreur :

"C'est comme un plaisir, on peut dire. Je suis au-dessus, tellement haut qu'on voit des paysages que personne ne verra, ce sont des choses inaccessibles, seul un autre couvreur a pu le faire, a pu le voir. On va tout en haut, même sur le faite des églises. Il y a des épis qui ont des dates, cela fait cent ans que c'est marqué. Il n'y a que nous qui pouvons les voir. Des fois ça fait drôle, vous avez le nom d'une personne. Une fois, c'était sur une église, c'était vraiment inaccessible, il fallait échafauder, il y avait le nom d'un apprenti 2ème année 1940, c'était impressionnant, ça ne s'efface pas ! Il y en a qui recherchent la personne, des fois. Avant c'était la tradition, ils laissaient une bouteille dans l'épi pour fêter ça, pour ceux qui arriveraient au faite. Ce sont des trucs extrêmes."⁵

⁵ Interview 1998,
Martine Wassmer.

Ce récit ne se réduit pas seulement à l'évocation allusive des défis virils. Le travail est au fondement d'une communauté de sensibilité où les hommes peuvent communiquer entre eux dans le présent, mais aussi en transcendant le temps, sans que jamais ce rapport à soi/à autrui, médiatisé par l'œuvre - ici la toiture - ne cesse d'être incarné. L'œuvre aussi longtemps qu'elle dure contient la vie de ses créateurs et la prolonge dans le regard d'autrui et l'usage qu'il en fera. Si le travail est beau, admirable, émouvant, si nos musées ethnographiques conservent pieusement le moindre appeau, la moindre herse, n'est-ce

pas le signe que le travail est aussi, dans son principe même, autre chose que ce à quoi l'on voudrait le réduire, qu'il n'est pas seulement un moyen de plus en plus compté d'assurer notre survie. Le travail est la forme visible de notre subjectivité. "La sueur de l'ouvrier doit transparaître sur la matière. Je ne parle pas seulement de la transpiration physique, mais plutôt du message, de la communication, et je dirais même de la communion qui passe par là entre les humains. C'est ce courant-là que nos mains retrouvent en caressant les beaux ouvrages"⁶.

Le pouvoir d'aménager le monde se double du pouvoir invisible d'accroître le sujet et la communauté des humains. La masculinité créatrice n'est pas la virilité défensive. Ici, la première surprise est de découvrir que le corps érotique masculin ne peut être dissocié de l'œuvre. Il continue de se modifier et de s'accroître dans le travail. Sa sensualité s'éprouve dans la finesse, la justesse, l'authenticité du moindre geste, dans la force de la vie qui fuse en lui et hors de lui jusque dans la matière à dompter, à aimer, étreignant le monde, l'accroissant de ses œuvres et s'y accroissant :

Il fallait allumer la forge et, en allumant ce feu, l'incendie me gagna tout entier. Ma passion, loin de s'être éteinte, reprenait possession de moi avec une violence redoublée. Comme une vague déferlante, me revinrent soudain en mémoire tous les moments sublimes qu'ensemble, la forge et moi, nous avions vécus, et je sus que désormais, quoi qu'il arrivât, je ne pourrais plus lui échapper. Je vis alors, dans un éblouissement, maints escaliers aux courbes balancées attendant patiemment une rampe forgée. Et je vis, sur leurs lisses, une main amoureuse caresser les formes audacieuses⁷.

On penserait à tort que la subjectivation par le travail est un privilège cantonné dans les formes traditionnelles des métiers d'art ou d'artisanat. Dans l'industrie nucléaire aussi le rapport à la machine est amoureux, les opérateurs "bichonnent leur installation". "Bichonner" ? De jeunes ingénieurs du nucléaire m'en ont donné la définition suivante : "De bichon, terme affectueux donné à un enfant en référence à un petit chien d'appartement que l'on devait certainement boucler. Par extension, soigner, faire la toilette, mais surtout caresser, parer, flatter, pouponner... Ce qu'on pourrait entendre comme être ou rendre beau pour être plus présentable... pour être aimé..."

TRAVAIL ET LÉGITIMITÉ POLITIQUE

Ainsi la souffrance masculine connaît-elle deux destins sociaux, un destin aliéné, défensif, dans la surenchère virile, un destin émancipé, sublimé dans l'œuvre. Si la

⁶ Emile Langlois
Compagnon Serrurier
du Devoir, in
Langlois dit Emile le
Normand
Compagnon du
devoir, 1983,
Flammarion, 235 p.

⁷ Emile Langlois, *op. cit.*

virilité est le ressort de la domination, en revanche la masculinité est l'axe de la communauté des égaux, de l'amitié et de la pluralité. Or, il serait bien difficile de prétendre que l'œuvre masculine ne soit pas un des témoins essentiels de la supériorité des hommes sur les femmes. Et si la *supériorité* est un critère décisif de la virilité, alors notre opposition ne tient plus. L'identité masculine est tout entière indexée au travail et au jugement des autres hommes sur ce travail. De la virilité défensive à la masculinité créatrice, les hommes ne s'affranchissent jamais du genre. Certes, mais l'intérêt de distinguer la *virilité défensive* de la *masculinité créatrice* est indubitable car nous sommes ainsi en mesure de différencier deux modalités très contrastées du corps et de la subjectivité. La virilité défensive est un produit des rapports de domination qui se forgent *contre* l'expression des singularités. À l'inverse, le jugement de beauté proféré par les pairs, ne salue pas seulement la conformité de l'œuvre aux règles de l'art, mais authentifie son originalité, son style. L'auteur d'une œuvre est reconnu pour son génie personnel ; son pouvoir de création conforte son appartenance au groupe social des hommes. L'identité masculine est indexée au travail, l'homme est identifié par ce qu'il fait, il *s'objective* dans les concrétisations de son intelligence, il y gagne même sa parcelle d'immortalité.

La masculinité créatrice est susceptible de se détacher du genre. L'accomplissement de soi par le travail pourrait aussi bien advenir dans la communauté élargie de tous les êtres humains. Auquel cas, la création ne serait plus indexée à l'identité masculine mais à *l'identité humaine*, par différence avec l'identité des animaux ou celle des objets. Pourquoi, pour l'instant, l'œuvre est-elle rapatriée du côté de l'identité masculine ? Sans doute parce que sa production est insérée dans les rapports de domination et qu'à travers la reconnaissance de l'œuvre se subvertissent, entre les hommes, les souffrances infligées par l'adhésion à la virilité. L'œuvre accomplie, reconnue, transforme la souffrance subie, consentie et infligée à autrui dans les épreuves viriles. La reconnaissance du travail est aussi une forme de pardon et de réconciliation entre les hommes, et singulièrement entre les chefs et leurs hommes. De plus, ce qui inscrit l'œuvre positivement dans le monde des hommes est ce que les hommes qui l'ont produite ont voulu donner au monde pour qu'il puisse continuer à être le monde dans lequel les êtres humains vivent ensemble. L'identité masculine apparaît ainsi fortement orientée vers l'avenir, vers la transcendance du *soi* dans l'œuvre durable, dans l'immortalité. En

même temps que les hommes conquièrent, avec leur identité, leur part d'immortalité, l'œuvre durable, le don qu'ils ont fait au monde, justifie leur prise de parole dans l'espace public. Ce point est capital. La fierté du travail accompli est indissociable de la légitimité politique. Mais pour cela, encore faut-il que les hommes disposent du temps nécessaire pour accomplir leur grande œuvre, l'avenir des hommes est conquis sur le présent des femmes. De la préservation de soi à l'accomplissement de soi, l'identité des hommes se construit au détriment de celle des femmes.

FÉMINITÉ ET MULIÉRITÉ

Classiquement, la féminité est entièrement située sur le pôle du biologique (le "maternel") et de l'érotique (le "capital sexuel"). Alors qu'il est admis que les conditions de la sublimation sont plus favorables aux hommes qu'aux femmes, il serait pour le moins étonnant que le travail contribue positivement à la construction de l'identité féminine. Nous avons noté, plus haut, qu'il existe une forte contradiction entre la féminité et l'accès aux carrières valorisées qui impliquent d'adhérer aux idéologies viriles. Par ailleurs, la sociologie du travail a largement apporté la preuve que la division sexuelle du travail est centrée sur la valeur supérieure qui est accordée au travail des hommes et sur la naturalisation des qualifications féminines.

Toujours dans l'article de 1988, Christophe Dejours propose le néologisme de *muliérité* pour désigner l'aliénation de la subjectivité féminine dans les stéréotypes de la féminité socialement construite et dans la soumission. La muliérité recouvre ce que Nicole-Claude Mathieu (1991) désigne sous le terme de *conscience dominée* mais en lui donnant le contenu psychologique d'une défense contre le déficit chronique de reconnaissance du travail féminin. La muliérité serait la défense mobilisée par les femmes pour *supporter*, aux deux sens du terme, la virilité. Attitudes compulsives de propreté chez les ménagères et les aides-soignantes, idéalisation du don de soi chez les infirmières ou de l'amour des enfants chez les professionnelles de la petite enfance, inhibition théorique et surinvestissement du "terrain" chez les chercheuses... La muliérité consisterait à retourner le rapport aux contraintes inhérentes à la division sexuelle du travail en faisant comme s'il s'agissait de choix librement consentis. Si la muliérité est, comme la virilité, une construction défensive, elle n'en est toutefois pas le symétrique. Alors que la virilité peut servir d'identité d'emprunt en ce qu'elle est promesse de valorisation

et de succès auprès des femmes, la muliérité ne renvoie qu'à la dépréciation et à l'effacement de soi.

L'analyse du travail infirmier permet toutefois de problématiser autrement la féminité. Lorsque la féminité ne se résume pas au statut de soumission et abnégation, c'est grâce à la reconnaissance, entre infirmières, de la compassion comme forme de souffrance spécifique à l'activité infirmière et comme valeur morale pour orienter et juger le travail (Molinier, 1997). La compassion, ce n'est ni l'amour, ni la tendresse. Compatir doit être entendu au sens littéral : *souffrir avec*. Les infirmières ne peuvent donc pas opposer un déni de réalité à la souffrance, sauf à ruiner le sens de leur travail. Nous avons vu que la virilité est une construction collective contre la souffrance. On pourrait penser que, à l'inverse, la compassion est un mouvement naturel de l'âme. Il n'en est rien. Face à la souffrance et au malheur, les mouvements "spontanés" sont plutôt ceux de l'auto-conservation : la fuite, la sidération, le rejet et l'agressivité (Molinier, 1997). Comment les infirmières font-elles pour ne pas toutes fuir ? La compassion est un travail intersubjectif qui repose, principalement, sur une stratégie collective d'*élaboration* de la souffrance, dans laquelle la *narration de l'expérience sensible* occupe une place centrale. Le collectif féminin est fragile, parce que sous le regard des prescripteurs, il apparaît comme un bavardage inutile. Lorsque les conditions sociales et organisationnelles n'autorisent pas la mise en place de cette stratégie, les femmes se défendent du rapport à la souffrance par l'indifférence, voire par la violence exercée contre les faibles. Mais, par différence avec les hommes, les femmes ne peuvent pas valoriser le mal agir. L'indifférence ou la violence ne s'inscrivent jamais en positif dans la construction de l'identité féminine.

Pour les hommes, l'accroissement de la subjectivité est indexée à l'œuvre durable, tangible, au sens d'un "objet artificiel", palpé, touché, vu ou entendu dans la lumière du monde. Aux femmes, dans l'espace salarial comme dans l'espace privé, est confié le soin de tous ceux qui ne peuvent quitter leur insigne position, à peine né, ou malade, ou vieux, ou terrifié par la nuit qui vient, ou tout simplement incertains d'eux-mêmes. D'une main sur un front agité, d'un sourire ou d'un regard échangé, la trace n'est parfois même pas dans le souvenir de ceux qui les ont vécus mais, assurément, elle est inscrite dans l'épaisseur de leur chair. L'œuvre invisible féminine est sans autre objet que la création de l'humanité, impalpable, intangible, obscure. Le travail des femmes engendre la *vie*, en un sens qui n'a rien de biologique.

Pour l'heure, ce qui sépare l'œuvre objectivée dans le monde des hommes et l'œuvre invisible des femmes est un clivage social, organisé depuis le déni viril de la subjectivité. L'œuvre objective "masculine" et l'œuvre invisible "féminine" ne sont pas antagonistes par nature. Dans toute entreprise collective, il importe d'ailleurs de se soucier des autres, de leurs limites, de leurs doutes, de sentir leurs difficultés et de les anticiper. Dès lors que l'action est créatrice, elle mobilise le corps et la subjectivité tout entiers. Alors, bien sûr, soutenir le déni viril de la souffrance devient beaucoup plus difficile, on s'éprouve soi-même dans la souffrance qu'on inflige ou dans celle dont on est le témoin, la cruauté ne procure plus de plaisir.

EROS, AU-DELÀ DU GENRE ?

La psychodynamique du travail suggère que le travail est un opérateur central dans la construction des idéologies défensives de genre (virilité et muliérité), mais aussi dans leur subversion singularisante. Aujourd'hui, on peut raisonnablement avancer que lorsque les conditions sociales et éthiques d'un travail créatif ne sont pas réunies, les idéologies défensives de genre (virilité et muliérité) colonisent jusqu'aux processus psychiques mobilisés dans la rencontre amoureuse. La privation de travail s'avère aussi délétère que les contraintes d'un travail aliénant.

Mieux nous travaillons, mieux nous aimons la vie. Imaginons un monde utopique où le clivage entre l'œuvre visible et l'œuvre invisible serait aboli, où le travail créatif pour tous et toutes l'emporterait sur l'exploitation, la servitude et la domination. Peut-être l'expérience érotique serait-elle, à proprement parler, le lieu où s'éprouverait la différence des sexes, mais celle-ci aurait alors le sens d'un "mystère" qu'il nous est, malgré tout, bien difficile d'appréhender à partir de nos propres catégories.

Pour l'heure, nous vivons dans un monde où la domination masculine n'est pas abolie, les relations entre les hommes et les femmes prennent donc encore la forme de rapports sociaux de sexe. Or rien ne devrait être moins sexué que l'amour, si on entend par là la rencontre authentique avec la subjectivité de l'autre. Je me suis efforcée de montrer que l'autonomie de la sphère érotique vis-à-vis de l'investissement dans le champ social n'a aucun caractère d'évidence. L'amour est-il la forme cardinale de la subversion des rapports sociaux de sexe ? Ou bien faut-il que les rapports sociaux de sexe aient au préa-

lable été subvertis pour qu'advienne l'expérience amoureuse ? Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous faut admettre que nous ne pouvons pas en décider. Comment les hommes parviennent-ils à aimer les femmes, en dépit du système social de sexe ? Comment est-ce possible qu'ils n'en disposent pas toujours comme ils disposeraient d'un "objet" ? Que cherchent-ils de leur propre subjectivité dans la rencontre avec l'altérité féminine ? Mais aussi, que risquent-ils d'y perdre ? Si la conquête de l'identité implique pour les hommes de s'affranchir de la virilité, en quoi les enjeux psychiques mobilisés par le corps à corps avec la femme aimée sont-ils différents de ceux qui sont mobilisés dans l'homosexualité ou dans une sexualité avec des partenaires multiples ? Surtout, si le travail spécifiquement "féminin" est régulièrement confondu dans le registre du "consentement amoureux" et de "l'amour maternel", qu'en est-il du conflit entre le genre et le sexuel du côté des femmes ? Les questions sont ouvertes.

BIBLIOGRAPHIE

CANINO R., 1996, "La sublimation dans la construction de l'identité sexuelle", *Adolescence*, 14, 2 : 55-71

CANINO R., 1999, Toxicomanie et travail : de la tendance à répéter à la tendance à détruire. *Violence et travail. Actes du 2ème colloque international de psychodynamique et de psychopathologie du travail*, Laboratoire de psychologie du travail du C.N.A.M. : 35-42

DEJOURS C., 1988, "Le masculin entre sexualité et société", *Adolescence*, 6, 1 : 89-116.

DEJOURS C., 1993, *Travail : usure mentale. Nouvelle édition augmentée. De la psychopathologie du travail à la psychodynamique du travail*. Paris : Bayard Editions.

Dejours C., 1996 a "Folie et travail : de l'analyse étiologique aux contradictions théoriques". *Psychiatrie Française*, 2 : 123-140.

DEJOURS C., 1996 b, "Centralité du travail et théorie de la sexualité", *Adolescence*, 14, 2 : 9-29.

DEJOURS C., 1998 a, *Souffrance en France*, Seuil, 195 p.

DEJOURS C., 1998 b, "Travailler" n'est pas "déroger", *Travailler*, 1 : 5-12.

DETIENNE M. et VERNANT J.-P., 1974, *Les ruses de l'intelligence. La mètis chez les Grecs*. Flammarion. (Paris). 1 Vol. 316 p.

DESSORS D., 1997, Etude auprès des agents des douanes : problématique de recherche et quelques résultats. *Actes du premier colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail*. Paris : Laboratoire de psychologie du travail du CNAM. vol. II : 169-190.

DUNEZAT X., 1998, "Des mouvements sociaux sexués". *Nouvelles Questions Féministes*, vol 19, 2-3-4 : 161-195

- FOOT R., 1997, Faut-il protéger les métros des voyageurs ? ou l'appréhension du voyageur par les ingénieurs et les conducteurs. *Actes du premier colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail*. Paris: Laboratoire de psychologie du travail du C.N.A.M. vol. II : 99-148.
- HIRATA H. et KERGOAT D., 1988, Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail. In *Plaisir et souffrance dans le travail*. Edition de l'AOCIP. Tome II, pp 131-176.
- KERGOAT D., IMBERT F., DOARÉ H. et SÉNOTIER D., 1992, *Les infirmières et leur coordination 1988-1989*. Éditions Lamarre. Paris. 192p.
- LANGLOIS E., 1983, *Emile le Normand Compagnon du devoir*, Flammarion, 235 p.
- MATHIEU N.-C., 1991, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Coll Recherches. Paris, Côté-femmes Editions
- MOLINIER P., 1997, "Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail". *Revue internationale de psychosociologie*. Vol III N°5 : 53-62
- MOLINIER P., 1997, Féminité et savoir-faire discrets. *Actes du premier Colloque International de Psychodynamique et Psychopathologie du travail*. Paris: Laboratoire de psychologie du travail du C.N.A.M. Vol II : 335-348.
- MOLINIER P. et WELZER-LANG D., 2000, "Féminité, masculinité, virilité". In *Dictionnaire critique du féminisme* (Ed H. Hirata, D. Sénotier, F. Laborie) Paris : PUF, à paraître.
- MOSSE G. L., 1996, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Abbeville.
- PEZÉ M., 1998, "Corps érotique et corps au travail : les hommes de métier", *Travailler*, 1 : 79-101.
- ROUTISSEAU M-H., 2000, "Les argots de métier, le gai savoir", *Travailler* n° 4 (à paraître en mars 2000).
- STOLTENBERG J., 1993, *The End of Manhood : a Book for Men of Conscience*. Dutton. Trad. Franc. (1995) *Peut-on être un homme sans faire le mâle ?* Montréal : Les Editions de l'homme. 346 p.
- SINGLY DE F., 1993, "Les habits neufs de la domination masculine", in *masculin/féminin*. Paris : Esprit, novembre 1993 : 54-64.
- WASSMER M. (1999) : La construction de l'identité masculine chez les compagnons. Mémoire pour le diplôme de psychologue du travail du C.N.A.M., 78 p.
- WEIL S., 1951, "Journal d'usine", in *La condition ouvrière*, Gallimard
- WELZER-LANG D., 1994, "L'homophobie : la face cachée du masculin". In *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*. (Ed D. Welzer-Lang, P. Dutey, M. Dorais). Montréal : Vlb éditeur. 302 p.